L'ASSIGNATION

Tania de Montaigne et Stéphane Foenkinos

Mardi 4 octobre 2022 - 20h

Salle Lesage, Palais des Arts, Vannes

Pour les classes de 3e, lycée et enseignement supérieur

Tania de Montaigne enfant, avec sa mère – CR DR

La romancière et essayiste Tania de Montaigne traque sans relâche le racisme partout où il se trouve. Après « Noire », qui rendait hommage à Claudette Colvin, la voici de retour avec un autre de ses essais, transposé à la scène avec la complicité du metteur en scène Stéphane Foenkinos. Cheminer avec le spectateur, l'amener à comprendre qu'il y a une rupture d'égalité, tel est le principe de l'assignation. L'assignation, c'est aussi le nom de

cette expérience théâtrale immersive au parler franc. Tania de Montaigne y va de front, s'attaque au mot Race, aux assignations qui s'ensuivent. Elle porte un prénom russe, arbore une particule et le nom du plus grand moraliste français. Mais Tania de Montaigne est noire, sans majuscule. Avec 3 autres comédiens, elle se lance dans une conférence teintée d'une drôlerie cruelle, et sort de leurs zones d'ombre et de confort les hypocrisies comme les réflexes les mieux partagés, pour regarder enfin le mot Race en face. C'est pertinent sans jamais être démonstratif, c'est une prouesse de faire de ce sujet quelque chose de léger et de drôle. Tania de Montaigne vient ici sur scène détricoter les préjugés avec sérieux et humour.

SYNOPSIS

« Trois jeunes femmes étaient assises, non loin de moi, dans un restaurant. L'une a dit : ''Je n'ai jamais couché avec un…enfin tu vois…un Jaune''. ''Moi, c'est avec un Noir que je n'ai jamais couché'' a dit la seconde. ''Faut dire qu'ils sont équipés !'' a renchéri la troisième, ''Les Noires, elles, elles peuvent, elles ont des grands vagins.'' ''Ah bon ?'' a dit la seconde. ''Bah, oui, c'est comme pour les femmes…enfin… les Asiatiques, elles ont des sexes plus courts, c'est prévu pour.'' Ce jour-là, j'ai donc appris que, comme toutes les Noires, j'avais un grand sexe. Oui, mais qu'est-ce qu'une Noire ?

J'essaie de me souvenir du temps où je n'étais pas Noire, mais seulement noire, sans majuscule. Un adjectif, pas un nom. Une simple couleur. Je passe en revue les souvenirs, la cité, l'école, les premiers boulots… Mais dans toutes ces images, je suis déjà Noire.

Alors, qu'est-ce qu'une Noire ? D'ailleurs, est-ce que ça existe ? Et si les Noirs (et tous ceux dont on peut parler en ayant l'illusion qu'en mettant une majuscule on a tout dit d'eux) n'existaient pas ? »

Tania de Montaigne

NOTE D'INTENTION

Une conférence-spectacle de Tania de Montaigne et Stéphane Foenkinos d'après « L'Assignation » de Tania de Montaigne (Editions Grasset).

L'assignation est une expérience théâtrale immersive où on se dirait franchement tout ce qu'on pense. Ce serait ludique et toujours en mouvement. Ce serait cathartique aussi. On n'y serait pas toujours à son avantage, on s'y verrait comme on est, dans le meilleur comme dans le pire.

Aujourd'hui communautaristes et nationalistes sont pris au piège de la Race, et nous, avec. « Qui est cette Noire au nom de Blanc ? » ai-je lu à mon propos sur un site. Quelle impudence, s'appeler Tania de Montaigne et être Noire ! Un prénom russe, un nom bordelais, qui plus est, rendu célèbre par un des plus grands moralistes français, mais où va-t-on ?

Oui, mais qu'est-ce qu'une Noire ?

A priori, on aurait tendance à dire : une personne de sexe féminin appartenant au groupe des Noirs. Et, les Noirs, on voit bien en quoi ça consiste, tout le monde le voit. Immédiatement, des flopées de caractéristiques viennent s'accoler au mot comme des particules de métal sur un aimant. C'est plus fort que nous, ça colle. Bien sûr, il suffira à chacun de remplacer un préjugé par un autre, plus proche, plus familier, et il verra bien de quoi il s'agit. De la même chose. L'illusion serait de croire que, parce que le préjugé est différent, la mécanique est différente mais, la mécanique est toujours la même, c'est celle de la Race. Et avec la Race, la couleur prend une majuscule, on ne dit plus une noire mais une Noire. S'installe alors l'idée que, pour chaque couleur, il y a une psychologie. Et pour chaque spécificité, une majuscule.

Alors, tentons une expérience. Faisons un tour dans notre maison hantée, ouvrons les placards, les tiroirs, les dossiers, et regardons la Race en face. Il se pourrait, alors, que nous cessions enfin de croire que les Noirs, les Juifs, les Musulmans... existent. Et il se pourrait même qu'on en rie.

Prêts ?

Tania de Montaigne, mars 2021

NOTES D'INTENTION DU METTEUR EN SCENE

Pourquoi « L'Assignation » ?

En octobre 2020, un professeur a été assassiné pour avoir défendu la liberté d'expression. Hormis l'effroi, quelle réponse apporter en tant que citoyen, quelles sont nos armes de saltimbanque face à cela, à part la démagogie ? A part les déclarations d'intention et les signatures de pétition ? A part les manifestations et les soutiens divers ?

Il a fallu prendre du recul, se souvenir de pourquoi je continuais à faire ce métier. En relisant l'essai de Tania de Montaigne, l'Assignation, un premier éclairage m'est apparu. Elle y met à jour les écueils d'un monde entièrement basé sur des idées reçues ancestrales et rassurantes qui nous permettent de vivre notre quotidien en oubliant l'absurdité de leur énoncé… Un monde de Majuscules ou le droit à l'individualité, au particularisme est nié.

En réponse tardive et désordonnée à ces préjugés, un pendant bien-pensant popularisé aux États-Unis fustige toute stigmatisation du « groupe » en s'offensant de ceux qui osent parler de ce qu'ils ne connaissent pas. Bienvenue aux pourfendeurs de l'appropriation culturelle qui estiment qu'on ne peut cuisiner des sushis si on est un chef cuisinier mexicain ou enseigner le yoga si on n'est pas né à Trivandrum.

L'envie de confronter alors un public à ces deux courants en utilisant l'adresse au public et le théâtre immersif s'est imposée. Une réponse à la fois ludique et sociétale avec de l'humour, toujours de l'humour car le sourire dans une salle comme dans la vie est notre seule réplique et notre seule ambition pour faire évoluer les regards, même le temps d'une soirée.

Au final, un autre essai de Montaigne pour rendre hommage à Samuel Paty c'est peut-être la moindre des choses…

Stéphane Foenkinos, mai 2021

CR-DR

TANIA DE MONTAIGNE

Tania de Montaigne est écrivaine. Elle a écrit une dizaine de livres dont « Les caractères sexuels secondaires » qui a obtenu le prix du Meilleur roman des Arts afro-caribéens 2009 et « Noire » qui a reçu le prix Simone Veil 2015 et a été finaliste du Grand prix des lectrices de ELLE. C'est en 2018 qu'elle publie chez Grasset, « L'assignation, les Noirs n'existent pas ». Cet essai a reçu le Prix de la laïcité 2018.

Sa première pièce "Le plus beau jour" a été créée au festival d'Avignon en 2013, mise en scène par Anne Suarez et Rémi Bichet, et parrainée par Jacques Weber avec Xavier Thiam dans le rôle principal. En décembre 2016, l'adaptation pour la scène de son roman « Noire » a vu le jour au CDN d'Orléans dans une mise en scène de Stéphane Foenkinos.

"Là", sa troisième pièce, est créée en mai 2017 au Ciné 13 dans le cadre du festival "Mise en capsules", mise en scène de Léa Moussy avec Xavier Thiam et Fabrice Moussy.

En parallèle de l'écriture littéraire, Tania de Montaigne écrit de la musique et des chansons. Suite à une rencontre avec Benjamin Biolay, naissent des titres composés, écrits, interprétés par elle, et produit par lui. Un premier album, "La Clé", a donné lieu à de nombreux concerts à La Cigale, aux Francofolies, à l'Européen, à la Boule Noire et à une tournée au Venezuela.

Tania de Montaigne est aussi journaliste. De septembre 2011 à juin 2012, elle présente avec Alexandre Héraud le magazine culturel « Ouvert la nuit », du lundi au vendredi, à 21 heures sur France Inter, qui donne une large place aux artistes peu promus. A la télévision, Tania de Montaigne débute sa carrière à Canal J en 1995. Ensuite c'est la chaîne Canal + qui la sollicite pour l'émission Nulle Part Ailleurs puis viendront France 2, France 3, France 5, Paris Première… où elle participera à différentes émissions aux côtés de Michel Field, Jean-Luc Delarue, Serge Moati ou Bernard Rapp.

CR - DR

STEPHANE FOENKINOS

Stéphane Foenkinos est réalisateur, metteur en scène, auteur et directeur de casting.

Depuis 1997, il a collaboré à une soixantaine de longs métrages avec entre autres, Jean-Luc Godard, Jacques Doillon, François Ozon, André Téchiné, Claude Chabrol, Coline Serreau, Valérie Lemercier, Danièle Thompson, Catherine Corsini, Florent Siri, Peter Greenaway, Robert Zemeckis, Terrence Malick, Woody Allen et les franchises Harry Potter et James Bond.

Encouragés par Jacques Doillon à travailler ensemble, les frères Foenkinos écrivent et réalisent le court métrage « Une histoire de pieds » (2005), primé à de nombreuses reprises. En 2011, ils adaptent le roman à succès de David Foenkinos, « La Délicatesse », pour le long métrage éponyme avec Audrey Tautou et François Damiens. Le film sera nommé deux fois aux César et sortira dans plus de 35 pays.

En 2017, ils sortent « Jalouse », avec Karin Viard dans le rôle-titre qui vaudra à l'actrice le Globe de Cristal de la meilleure actrice et une nomination aux César et aux Lumière dans la même catégorie. Puis « Les fantasmes », en 2021.

AU DEPART. IL Y A UN LIVRE (source La 1ère / Le portail des outre-mer)

"L'assignation, Les Noirs n'existent pas" : ce plaidoyer universaliste de Tania de Montaigne est publié chez Grasset en 2018. Au court de cet essai de 90 pages, la journaliste et romancière Tania de Montaigne tente de comprendre quand, comment et pourquoi ce terme, noir, est passé de l'adjectif qui définissait la couleur à un nom censé définir une identité, résumer un individu à sa couleur de peau. Elle puise dans ses souvenirs et son expérience pour démonter le racisme et le communautarisme.

Née dans le 19ème arrondissement de Paris, Tania de Montaigne raconte le racisme ordinaire qu'elle a découvert très tôt. Cette émission télé enfantine, lorsqu'elle avait à peine six ans, dans laquelle apparaissait une vache appelée "la noiraude".

Jusque-là, je ne pensais rien de cette vache, c'était un animal inoffensif et sympathique, mais dans la cour de l'école, un garçon me regarde et dit en riant : "Ah la noiraude !" Noire-Noiraude, le lien est simple, bête et méchant (...) L'idée plaît, elle fait son chemin. Désormais, ce sera mon nom, la Noiraude.

Extrait de "Les Noirs n'existent pas"

Tania de Montaigne raconte encore son passage, à l'adolescence, dans un salon de coiffure où elle vient pour un brushing. Les deux coiffeuses qui la regardent et lui répondent "Ah non, on ne coiffe pas ça". Racisme ordinaire qu'elle découvrira aussi lors de son embauche comme animatrice chez Canal +.

La journaliste explique que les préjugés sont tenaces et servent aujourd'hui de marqueurs dans la société pour tenter d'identifier, de classer, de répertorier les individus. "Avec la Race tout est simple, on est ce qu'on naît, seul le sang et l'ADN font loi", écrit-elle. Et si le terme de "race" est désormais dévoyé, on lui a substitué "l'origine" : "Tu es de quelle origine? est la question que l'on pose à celle ou celui qui sort de l'idée qu'on se fait du blanc (....) "Origine" est là pour signifier que, puisque je ne suis pas blanche, je suis forcément d'ailleurs."

Le bref ouvrage (90 pages) de Tania de Montaigne est également une dénonciation du communautarisme. Elle lance un audacieux mais nécessaire défi au lecteur :

« Si aujourd'hui vous êtes parvenus à ne plus croire au Père Noël, si vous avez réussi à vous remettre de cette désillusion enfantine, nul doute que vous pourrez faire face, haut la main, à ce nouveau défi : cesser de croire que les Noirs, et tous les êtres en majuscules (NDLR : Musulmans, Juifs, Jaunes, Roms, etc), existent. »

EXTRAIT DU LIVRE

— Et vous, en tant que Noire, qu'est-ce que vous en pensez ?

Été 2016. Une journaliste française souhaite avoir mon avis sur un sujet brûlant : Katy Perry, chanteuse pop américaine blanche, interprète du fameux *I Kissed A Girl*, s'est fait des tresses africaines. Katy Perry s'est fait des tresses. Il s'agit là d'un cas manifeste

« d'appropriation culturelle », du moins c'est ce qu'en pensent des associations qui se sont senties profondément choquées par ce choix « déplacé et irrespectueux à l'égard de la culture Noire ». Dans la voix de la journaliste j'entends beaucoup de précautions, de guillemets, elle ne dit pas blanc et noir mais « Blanc » et « Noir ». Par ces guillemets je comprends, non seulement qu'elle est blanche, mais aussi qu'elle ne souhaite pas prétendre à une expertise qui ne serait que la mienne, mon expertise de Noire.

Oui, mais qu'est-ce qu'une Noire ?

J'essaie de me souvenir du temps où je n'étais pas Noire, mais seulement noire, sans majuscule. Ce temps où noire était un adjectif, pas un nom. Une couleur. C'est un exercice en soi. Je passe en revue les souvenirs, la cité, les copains, l'école, les colos, le bac, la prépa, les chagrins d'amour, les premiers boulots, les concours… Mais dans toutes ces images, je suis déjà Noire. Se souvenir de l'avant semble impossible. Et pourtant, il faut poursuivre. Je trouve une photo de moi petite fille, j'ai trois ans, peut-être quatre, la date au dos s'est effacée. Radieuse, je porte une perruque, une perruque d'adulte à cheveux courts, bruns et raides. Ma mère l'avait achetée pour voir si cette coupe pourrait lui aller. Ma mère qui a les cheveux raides et les yeux vairons, et dont on me dit sans arrêt qu'elle ne « ressemble pas à une Noire », ce qui a l'air d'être une chance.

Mais qu'est-ce qu'une Noire ?

Une de nos voisines, Madame Bernard, femme blanche, la cinquantaine, qui me garde alors de temps en temps, s'acharne à essayer de me raidir les cheveux à coups de brushing, parce que « Les Noirs, faut dire que vous êtes pas gâtés, les cheveux crépus ça ressemble à rien. Regarde-moi ça, on dirait du crin ! » Je découvre les mots « crin » et « crépu » et, à la moue désapprobatrice de Madame Bernard, je comprends que ce ne sont pas des compliments. Le fils aîné de Madame Bernard, Nicolas, aime faire des blagues :

« Tu sais pourquoi y a pas besoin de mettre de ceintures de sécurité dans les voitures des Noirs ?

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'il suffit de mettre du Velcro sur l'appuie-tête. »

Rires.

« Oh Nicolas, t'exagères », disait Madame Bernard tout en riant par petites secousses qui agitaient sa blouse fleurie.

Combien de temps ai-je mis à comprendre cette blague ? Une décennie, peut-être deux. L'ai-je jamais comprise ?

CR - DR

REVUE DE PRESSE

ARTICLE PARU DANS CHARLIE HEBDO le 6 juin 2018, par Laure Daussy

Tania de Montaigne : « le mot « racisé » accrédite l'idée selon laquelle la race existe »

Les Noirs n'existent pas. C'est le sous-titre percutant et à première vue intrigant de l'essai de Tania de Montaigne intitulé L'Assignation (Grasset). L'écrivaine et journaliste y dénonce les identités figées, le communautarisme qui, sous couvert de défendre un groupe, réassigne chacun à un ensemble de caractéristiques immuables. Mais elle refuse aussi un universalisme uniformisant. Elle prend clairement position dans les polémiques qui agitent l'antiracisme aujourd'hui.

Charlie Hebdo : Comment en êtes-vous arrivée à écrire ce livre ?

Tania de Montaigne : Il y a trois ans, j'ai écrit un livre qui s'intitule Noire, la vie méconnue de Claudette Colvin, sur l'histoire d'une jeune fille de 15 ans qui, aux États-Unis dans les années 1950, a refusé de céder sa place dans un bus à un Blanc. À l'occasion de conférences autour du livre, un jour, j'ai été confrontée à trois réactions qui m'ont fait réfléchir. Une personne blanche m'a dit « c'est génial, vous, au moins, vous avez des origines ! », pensant qu'elle-même n'en avait pas puisqu'elle était blanche. Ensuite, la journaliste qui m'interviewait, blanche également, a voulu me décrire. Sauf qu'elle n'arrivait pas à employer le mot «noire », car elle voulait montrer qu'elle n'était pas raciste.

Mais le mot pose problème à partir du moment où l'on considère que « noir » est une identité figée, pas si on l'emploie comme un adjectif. Enfin, à l'issue du débat, une dame noire me dit : « Vous parlez un peu comme une Blanche. » Comme si les Noirs avaient un dictionnaire spécifique. Tous ces gens, blancs ou noirs, estiment donc que je fais partie d'un groupe qui aurait son propre vocabulaire, une manière propre de se comporter. C'est un impensé qui traverse tout le monde, quelle que soit sa couleur.

Cette « assignation » que vous dénoncez, comment se concrétise-t-elle ?

C'est lorsqu'on fige quelqu'un dans une masse. C'est lorsqu'on crée de la majuscule : le « Noir », l'« Arabe», le « Juif ». On assigne des caractéristiques à un groupe comme s'il n'y avait pas de singularité. Parfois, on rencontre des gens qui disent : « Les Noirs, vous êtes géniaux ». Ils veulent être gentils, mais c'est aussi une parole raciste, car ils m'assignent à une race. Cet impensé raciste se retrouve aussi, par exemple, quand des gens bien intentionnés ont critiqué le projet de loi sur le harcèlement de rue. Ils ont tout de suite dit : « Ça stigmatise les Noirs et les Arabes. » Mais des gros relous, j'en ai vu de toutes les couleurs ! Ces gens étaient au cœur de leur racisme et ne s'en rendaient pas compte.

Votre livre se présente comme un « plaidoyer universaliste ». Comment définissez-vous cet universalisme ?

Je ne veux pas revenir à un ancien universalisme qui consistait à faire comme si tout le monde était blanc et catho, et imposer à tout le monde de se fondre dans ce mythe. Je veux tenir les deux bouts : constater qu'il y a plusieurs couleurs, plusieurs religions qui, toutes, disent la France, et aussi dire que ces couleurs et ces religions n'assignent à aucun groupe. Ce qui m'intéresse, c'est la singularité de chacun.

Cela vous amène à être critique envers certaines formes d'antiracisme dans votre livre. Que pensez-vous de mouvements qui revendiquent par exemple des réunions « non mixtes racisées » ?

Je ne vois pas ce que ça produit politiquement : cela propage l'idée selon laquelle le racisme ne serait que le problème d'un groupe, ça ne permet pas à l'ensemble de la société de s'approprier ce combat. Or le racisme concerne tout le monde. Pour faire avancer les choses, il faut réfléchir globalement. Je ne comprends pas que des journaux qualifient ces groupes d'antiracistes. Si on écoutait ce qu'ils disent sans voir leur couleur de peau, on ne les qualifierait pas ainsi. Pour moi, le vrai clivage se situe entre les origines sociales, pas au niveau de la couleur de peau : entre une femme noire sans papiers et Beyoncé, il y a très peu de choses en commun.

Et le terme « racisé », qu'en pensez-vous ?

C'est un mot traduit de l'anglais, avec un contenu flottant. Il sert à la fois à dire qu'on est victime de racisme, car perçu comme appartenant à une race, mais il est également devenu un moyen de se définir. Dans ce type de réunion, on se présente d'abord par ce terme, donc on accrédite la thèse selon laquelle la race existe. Que des gens se figent tout seuls dans un groupe dont les critères sont ceux d'une idéologie définie par les

esclavagistes et les nazis, je trouve ça triste. Ils auraient pu choisir de dire « je suis victime de racisme », au lieu de « racisé ».

Dans la même veine, vous critiquez la notion d'« appropriation culturelle »…

C'est une notion anglo-saxonne qui est apparue en France. Elle définit pour chaque « culture » un périmètre. Par exemple, on a reproché à la chanteuse Camélia Jordana de s'être « approprié la culture noire » en s'affichant avec des tresses africaines lors de la cérémonie des César. La culture devient un enclos au lieu d'être un lieu d'ouverture.

L'impensé raciste se niche aussi dans des notions comme « la musique noire »

Je me souviens d'une expo à Paris, « Great Black Music », qui mettait sur le même plan le trompettiste de jazz Miles Davis, le chanteur Bob Marley ou encore la soprano Jessye Norman, qui pourtant chante du Wagner ou du Mozart. Quel rapport ? Aurait-on fait une expo sur la musique blanche, de la musique baroque à Johnny Hallyday ? Ça n'a aucun sens. Cette expo supposait que tout Noir fait de la musique noire. Moi, je ne sais pas ce que c'est, la musique noire. Ça a pour conséquence de dire que ces musiciens ne sont pas uniques et singuliers, mais que, comme ils sont noirs, ils sont faits pour ça.

Vous employez un terme très fort, celui de « meuble ». C'est ainsi qu'étaient considérés les esclaves noirs, et le passé-meuble demeure encore aujourd'hui…

On l'a vu par exemple avec Christiane Taubira, qui a fait se réveiller tout un tas de choses. Une chose m'a frappée : dans les imitations qu'en ont faites la plupart des humoristes, c'était le « meuble » qu'on imitait. Ils n'arrivaient pas à la voir comme elle est, ils imitaient une « Noire », donc un singe, les bras ballants, le bassin en arrière. Je ne pense pas qu'ils l'aient fait consciemment en disant « je m'inspire du singe », c'est un impensé raciste.

Comment faire pour lutter contre cet impensé ?

Il faut, au quotidien, que chacun se pose la question de son propre impensé raciste. Ça doit être une question perpétuelle, ça doit être la question de tout le monde, pas celle de tel ou tel groupe. Il va falloir accepter de dépasser le « mythe gaulois » (qui n'a jamais concerné qu'une infime partie de la France), pour enfin envisager que l'identité française n'est pas une affaire de religion ou de couleur de peau. Être français, c'est d'abord être imprégné d'une histoire qu'on ne peut pas choisir. Quand on parle une langue, on parle aussi les silences et les non-dits de cette langue. On ne peut pas s'arranger et faire le tri dans ce que l'on aimerait garder ou pas. Être français, c'est être l'Algérien torturé et le bourreau, c'est être le juif mort dans un camp et celui qui l'y a envoyé, c'est être à la fois l'esclave et l'esclavagiste, on ne peut pas faire son marché. On est tous héritiers de cette histoire.

Propos recueillis par Laure Daussy

EXTRAIT D'UNE INTERVIEW PARUE DANS TELERAMA en octobre 2021

Romancière et essayiste, elle traque le racisme sans relâche. Y compris sur scène. Deux adaptations de ses ouvrages, "Noire" et "L'Assignation", sont à voir au Théâtre du Rond-Point ce mois d'octobre.

Publié en 2015, « Noire » était consacré à Claudette Colvin, une adolescente américaine qui, en 1955, refusa de céder sa place à une Blanche dans le bus. Ce texte est-il à l'origine de « L'Assignation », essai paru en 2018, où vous faites un sort aux assignations de toutes natures ?

Le lien est évident. Mais, plus que l'écriture de « Noire », c'est sa réception qui m'a amenée à écrire « L'Assignation ». J'entendais tout et son contraire. On me disait que je ne parlais pas comme une Noire, ou bien le contraire. Certaines personnes me félicitaient en affirmant aimer les Noirs. Étrange : il y aurait donc un vocabulaire, une attitude qui définiraient tous les Noirs ? Une sorte de dictionnaire commun qui permettrait de savoir ce qu'est un Noir ? Je tenais là un bon point de départ pour réfléchir au racisme des Blancs ainsi qu'à celui des gens de couleur.

Pourriez-vous nous en dire plus à ce sujet ?

Tout le monde pense savoir ce qu'est un Noir. Pourquoi ? Parce qu'en 1853, dans son « Essai sur l'inégalité des races humaines », Arthur de Gobineau a armé le racisme en établissant le concept des races, qui, selon lui, nous définiraient. Ses théories ont structuré la façon dont, les uns ou les autres, nous nous pensons.

Pourquoi ?

Gobineau a établi quatre catégories : Noirs, Jaunes, Rouges et Blancs, les trois premières constituant des marchepieds pour la dernière, les Blancs, qui dominent les autres en tout. À chaque couleur étaient associées des caractéristiques précises : l'avidité ou la fourberie pour certains, la sauvagerie pour d'autres. Autant de détails qui plaçaient les « Noirs », les « Jaunes » et les « Rouges » du côté de l'infantile, tandis que les « Blancs » représentaient l'âge adulte. Ces catégories étaient vouées à être indépassables. Quand on est de l'une d'elles, on l'est pour l'éternité puisque, par nature, on y appartient. Cela veut dire que la culture ne nous traverse pas. C'est le ressort même du nazisme, qui a décrété de personnes vivant en Allemagne depuis trois siècles qu'elles n'étaient pas allemandes, mais juives (…).

INTERVIEW DANS OUEST FRANCE LE 13 MARS 2021, par Stéphane Vernay

ENTRETIEN. Tania de Montaigne : « Nous sommes tous légitimes pour agir »

Tania de Montaigne dénonce les « ruptures d'égalité » qui gangrènent notre société. Journaliste et autrice engagée, elle multiplie les ateliers depuis la pandémie. Contre le sexisme et le racisme. Pour un éveil des jeunes citoyens.

« Noire » avec une majuscule. J'ai deux ans et demi. A la sortie de l'école, une institutrice me pousse vers une dame noire que je n'ai jamais vue en me disant « va voir ta maman

». Et j'y vais. Je donne la main à cette inconnue en attendant que l'institutrice parte… avant d'aller retrouver ma nounou, qui est blanche. C'est ça le racisme.

C'est-à-dire ?

Quand on parle de racisme, les gens pensent plus facilement à un grand Nazi qui veut vous découper qu'à une gentille institutrice qui veut bien faire. Mais le racisme, c'est aussi de penser que quelqu'un, parce qu'il est noir, qu'il a les yeux bridés ou une certaine religion, a une place déterminée dans la société. C'est un choc de comprendre qu'il y a un dictionnaire qui va avec votre couleur.

C'est « l'assignation », un thème auquel vous avez consacré un essai en 2018 ?

Oui. C'est vraiment cette idée de désigner à quelqu'un un espace duquel il ne peut pas bouger. Et qu'on vous le rappelle, certes très gentiment, sans penser à mal, à longueur de temps. C'est d'autant plus violent que cela vous tombe dessus par effraction. Et ça marche aussi pour le sexisme. Vous croyez que vous êtes un être humain ? Mais non. Il y a toujours un moment dans la journée où quelqu'un juge bon de vous rappeler que, parce que vous êtes une femme, il est normal que l'on vous paye 25 % de moins. Ou parce que vous êtes noire, vous devez forcément habiter tel quartier. Nous sommes malheureusement tous traversés par cela.

Pourquoi ?

Parce que notre langage est structuré autour de la hiérarchisation. Nous évaluons constamment l'autre. Est-il au-dessus ou en dessous de moi ? Mieux ou moins bien ? Cela nous conduit naturellement à un sexisme ou un racisme dont il est particulièrement difficile de se départir. Ce n'est pas en leur opposant le même, inversé, que l'on peut combattre ces phénomènes. Moi, dès que quelqu'un m'explique avec force qu'il n'est pas du tout sexiste – comme à chaque 8 mars, à l'occasion de la journée des droits des femmes – ou raciste, ça m'inquiète énormément !

Mais l'assignation marche dans les deux sens. On finit aussi par se conformer au regard de l'autre ?

Certes, mais attention : c'est un raisonnement qui tend à rendre la victime responsable de ce qui lui arrive. Et à dédouaner la société de ce qui relève de sa responsabilité. Par exemple : la question n'est pas de savoir si une femme qui reste avec son conjoint malgré des violences conjugales, c'est de sa faute. C'est plutôt de se demander si tout a été fait pour que cela cesse ? Lui a-t-on proposé une solution de relogement quand elle a porté plainte ? L'éloignement rapide de son agresseur ? Une prise en charge des enfants ? Plutôt que d'essayer de savoir dans la tête de qui tout commence, concentrons-nous sur ce qui est à mettre en œuvre pour que ça finisse.

Il y a tout de même eu des prises de conscience, des avancées ces dernières années ?

On essaye d'aller vers un mieux, mais rien n'est jamais acquis. Les droits n'existent que parce qu'on les fait vivre. J'anime régulièrement des ateliers dans des écoles, des foyers, des prisons et je suis frappée de voir à quel point les gens se sentent impuissants. Nul n'est censé ignorer la loi mais en fait personne ne la connaît. Beaucoup se sentent

démunis face aux ruptures d'égalités qu'ils vivent au quotidien. Il faut faire comprendre aux enfants et aux adultes qu'ils n'ont pas besoin de nouvelles règles pour se défendre. Elles existent. Prenez la question de l'égalité des salaires entre hommes et femmes. C'est dans la loi depuis les années 1950. Il n'y a rien à inventer, il faut employer notre énergie à la faire appliquer !

La crise sanitaire a amplifié ce sentiment ?

Il existait déjà, elle lui ajoute de l'angoisse et de la morbidité. L'idée que nous serions seuls et que nous devrions nous battre seuls.

Les discours militants importés des États-Unis, comme la « cancel culture » ou « l'intersectionnalité », n'ont-ils pas tendance à diviser plutôt qu'à rassembler ?

Cette histoire d'effacement ne me convient pas du tout. Je ne suis pas d'accord avec toi, tu dois disparaître de ma vue ? Les différends doivent se régler devant les tribunaux. Dans une affaire de viol, ce n'est pas au policier de décider s'il croit ou non la victime en s'arrogeant le droit de prendre ou pas sa plainte. Pas plus qu'il n'est question de croire systématiquement les plaignants. La justice n'est pas une question de croyance, elle ne doit pas dépendre du bon vouloir d'une personne ou d'une autre. Il faut enregistrer la plainte, instruire l'affaire, laisser la justice aller à son terme. Et continuer à lui donner des moyens pour ça.

Et sur l'intersectionnalité ?

Le concept a été développé par une juriste, Kimberlé Crenshaw, pour évaluer les préjudices induits par certains critères sociaux, ou raciaux, et permettre une meilleure évaluation des dommages par le système judiciaire américain. Précisément dans le but de compenser certaines ruptures d'égalité. Le concept est vraiment intéressant. Mais il a glissé.

C'est-à-dire ?

À partir du moment où vous l'utilisez pour dire que seuls les noirs peuvent parler des problèmes des noirs, les femmes comprendre les femmes, les handicapés défendre les handicapés, vous offrez un superbe prétexte au reste de la société pour se désengager. Je ne suis pas le sujet du problème, je vous laisse régler ça entre vous. C'est le meilleur moyen pour que rien n'avance. Alors que toute rupture d'égalité concerne tous les citoyens. Nous sommes tous légitimes pour agir.

Quel est le meilleur levier à activer pour changer tout cela ?

La mixité sociale ! Notamment via l'école, où elle ne cesse de s'étioler. Il y a un bénéfice à être avec des gens qui ne sont pas soi. Une émulation se fait. On sort du petit cirque que chacun croit devoir produire. Il faut savoir ce qu'on a comme ambition pour la jeunesse de notre pays, parce que notre vraie richesse est là. Pour former des citoyens actifs, faisons intervenir des avocats, des magistrats, des policiers et des gendarmes dans les établissements pour qu'ils expliquent leurs métiers aux enfants. On devrait faire faire leurs stages de 3e aux élèves dans les institutions qui nous représentent. Ce serait de

nature à faire évoluer le regard des uns et des autres. Et on a aussi besoin que nos politiques se bougent…

Ce n'est pas le cas, avec la crise ?

Ils se sont laissé convaincre que le politique ne pouvait plus rien faire et que le « marché » commandait. Ça s'est joué dans les années 1980, et ils n'arrivent pas à en sortir malgré tout ce que provoque la crise sanitaire ! Les milliardaires qui décidaient de tout et ne voulaient être contrôlés par rien se sont recroquevillés d'un coup, partout dans le monde. Sans l'État, qui finance et qui relance, tout se serait effondré. C'est le moment pour le politique de reprendre la main. Il me semble que tout le monde a compris à quoi servent les services publics et à quel point ceux qui les font vivre sont importants. Qu'un hôpital ou un commissariat ne peut pas, et ne doit pas, fonctionner comme une entreprise. Il y a un boulevard pour tout changer. Ce qui me frappe, c'est que la gauche française ne s'en saisisse pas. Elle fait campagne sur les mêmes thématiques que d'habitude. Pendant que des milliers d'étudiants font la queue devant l'aide sociale pour pouvoir manger, ils nous expliquent que leur projet est de ne pas voter Macron au deuxième tour de 2022. Comme s'ils étaient déjà en dehors du coup. C'est insensé.

Vous n'êtes pas optimiste pour le « monde d'après » ?

Le monde d'après, je ne sais pas ce que ça veut dire. En revanche, je suis très optimiste pour le monde de maintenant. Il y a un tissu social, des énergies, des synergies qui fonctionnent dans notre pays. Des citoyens qui inventent en permanence. Ils étaient là avant la pandémie, elle les a mis à ciel ouvert. On les voit. Ces gens sont notre chance, ils ne disparaîtront pas. J'aimerais juste que ceux qui prétendent nous diriger les écoutent et les aident. Et qu'ils soient enfin à la hauteur de ceux qui font des choses.

Vous avez eu le prix Simone Veil en 2015 pour « Noire », une biographie de Claudette Colvin. Qui était-ce ?

Une adolescente de 15 ans, noire, qui a fait la même chose que Rosa Parks, dans un bus de Montgomery, en Alabama, quelques mois avant elle.

Elle n'est pas connue en France ?

Aux États-Unis non plus, mais ça viendra ! Stéphane Foenkinos a tiré une pièce de mon livre, dont je suis l'interprète. Elle a été créée en 2019 à Rouen, nous avons pu la jouer au théâtre du Rond-Point, à Paris, en septembre, avant le confinement. La tournée, qui devait nous conduire au TNB, à Rennes, en janvier, a été reportée. Mais une captation sera diffusée vendredi prochain, 19 mars, à 20 h 50, sur France 5.

Pourquoi le nom de Claudette Colvin a été oublié alors que tout le monde connaît celui de Rosa Parks ?

Parce que Rosa Parks a été jugée plus présentable que Claudette Colvin par les militants du mouvement des droits civiques. Mais Claudette Colvin a été la première à se rebeller, en plaidant non coupable et en attaquant la ville de Montgomery. Personne ne l'avait fait avant elle. Rosa Parks fera la même chose 9 mois plus tard. Là les femmes décident de lancer un boycott.

Comment tout a démarré ?

Par la volonté d'une enseignante, Jo Ann Gibson Robinson, qui prend tout en main sans rien demander aux hommes. Avec ses étudiants, en une nuit, elle imprime 52 000 tracts appelant au boycott le lundi suivant. À partir de là, soit les hommes ignorent le mouvement, soit ils le rejoignent. La première chose qu'ils font en les ralliant, c'est de refaire les tracts en y enlevant le nom de Claudette Colvin.

Pour quelle raison ?

Pour une question d'image. Il faut un visage irréprochable pour incarner la lutte. Claudette Colvin n'a que 15 ans et elle est pauvre. C'est une bonne chrétienne, une bonne élève, timide, mais il est facile d'en faire une cible en plaquant les préjugés de l'époque sur elle. On dira qu'elle est rebelle, qu'elle boit, qu'elle est enceinte d'un Blanc… ce qui est totalement faux. À l'inverse, Rosa Parks a 40 ans, elle est mariée, couturière de profession, ce qui lui permet d'être toujours bien habillée, elle a la peau plus claire et les cheveux plus lisses que Claudette. On peut en faire de Rosa Parks une espèce de Sainte, dont Claudette Colvin est restée une espèce de miroir négatif.

Tout cela était donc très construit ?

Très. On est dans les années 1950, la télé commence à être un médium important. L'image donnée est fondamentale. On est dans le récit. Et Rosa Parks était une militante aguerrie des droits civiques en Alabama. Même si elle n'a pas eu droit à la parole. On n'a jamais entendu le son de sa voix. Les hommes ont toujours parlé à sa place.

Qu'est-ce que tout cela nous dit aujourd'hui ?

Beaucoup. Que le patriarcat n'est pas une affaire de couleur, de religion ou de continent. La ville est extrêmement bouillonnante, les femmes y sont hyperactives, mais comme d'habitude, le sujet, ce sont les hommes. Pendant le procès, tout a été tenté pour démontrer que les femmes avaient été manipulées par Martin Luther King. Les femmes, que ce soit Claudette Colvin, Rosa Parks ou Jo Ann Gibson Robinson, ne pouvaient pas avoir agi de leur propre initiative. Il fallait que ce soit leur corps qui ait déclenché l'affaire, pas leur tête. Au racisme s'est ajoutée la misogynie. Et la question de la place de la femme sur la scène publique, comme dans l'histoire, reste totalement d'actualité !

LE DOCUMENTAIRE : « NOIRS EN FRANCE » (diffusion le 18 janvier 2022 sur France 2)

Qu'y a-t-il de commun entre les Noirs français ? Pas grand-chose, hormis leur couleur de peau et le racisme dont ils sont victimes. Pour la première fois, le film "Noirs en France" donne la parole aux Français noirs de tous âges et de tous horizons, connus ou inconnus du grand public. Raconté par l'écrivain Alain Mabanckou et réalisé par Aurélia Perreau, ce documentaire retrace leurs histoires faites de préjugés et de stéréotypes, mais traversées aussi d'espoir et de fierté. Ces noirs en France construisent une histoire en constante transformation. Avec la participation de Yannick Noah, Maïly Koudou, Maboula Soumahoro, Soprano, Ibrahima Bouillaud, Jean-Pascal Zadi, Pap Ndiaye, Kathy Laurent Pourcel, Karine Baste-Regis, Didier Vieillot, ou encore Laetitia Helouet. Voici l'interview de cette dernière personne. A retrouver également dans les pistes à explorer en fin de dossier.

Interview parue dans le magazine de la MAIF en juillet 2022

Les 7 questions capitales

LAËTITIA HELOUET

Son intervention sur France 2 après la diffusion du documentaire *Noirs en France* l'a révélée au grand public. **La directrice des Hautes études internationales et politiques** crève les écrans et les plafonds de verre.

1 *Vous avez pris la direction de deux grandes écoles internationales et diplomatiques. Entre une pandémie et une guerre en Europe, quel défi !*

Sans la guerre en Ukraine, nous aurions peu évoqué les relations internationales dans la campagne électorale. Or, ces questions sont au cœur de nos vies et de nos choix de société : l'énergie, le blé, les vêtements que vous portez... en dépendent directement.

2 *DG d'une collectivité, Cour des comptes, directrice de grandes écoles... Qui vous a mise sur cette voie ?*

Je dois tout à l'école républicaine ! Quand nous habitions avec ma mère dans une cité HLM de Reims, la vie était compliquée. Ma mère m'a donné sa capacité de résilience et la joie. Et la CPE de mon collège, M^me^ Boucher, m'a accordé sa confiance en m'invitant chez elle et en me prêtant ses livres. Elle a cru en moi.

3 *Relations internationales, défense, diplomatie : cela reste un pré carré masculin, non ?*

Certes, nous avons tous des biais de représentation. C'est difficile de s'en défaire ! Mais cela se passe très bien quand on s'impose par ses compétences. J'ai bien travaillé auprès des magistrats de la Cour des comptes, et c'est aussi le cas avec les généraux qui interviennent, par exemple, dans nos cours.

4 *Vous présidiez il y a peu le Club xxi^e^ siècle, qui promeut la diversité à tous les échelons. Quels progrès ont été faits ?*

Le talent n'a ni genre ni couleur de peau ni origine sociale. C'est très important de voir des modèles de réussite qui échappent aux stéréotypes. Je suis très fière d'être française et cette fierté est assortie d'une exigence : nous devons avancer sur ce sujet de la diversité ; arrêtons d'avoir peur des différences.

5 *De l'enseignement au mentorat, vous êtes très attachée au partage de la connaissance. Par devoir ?*

C'est aussi une chance. Je pense rendre à l'école ce qu'elle m'a donné. Comme j'avais fait le choix, au sortir de mes études, de la fonction publique dans le département de Seine-Saint-Denis, car j'ai un sentiment de gratitude. Depuis plusieurs années, j'aide des jeunes femmes dans leur parcours. Et, désormais, des étudiants de tous pays.

6 *Née au Congo, vous avez vécu en Roumanie et vous portez un patronyme breton : êtes-vous le symbole d'une citoyenneté française multiculturelle ?*

Comme beaucoup de Français, je ne parlais pas notre langue enfant : au Congo, c'était le kikongo, puis j'ai appris le roumain. Et nous sommes arrivés en France où j'ai pu assouvir ma soif de connaissance, intégrer une prépa, les concours... Je suis convaincue que la diversité est un atout pour notre société. Qui favorise la performance d'une entreprise comme d'une nation.

7 *Quel est votre lien avec la MAIF ?*

Je suis devenue sociétaire il y a deux ans et j'ai été admirative du temps que m'ont accordé les militants pour me parler, à mon arrivée, de vos valeurs. Des valeurs que nous avons en commun.

© Iorgis Matyassy/MAIF.

Texte de Tania de Montaigne
Adapté par Tania de Montaigne et Stéphane Foenkinos
Mise en scène : Stéphane Foenkinos, assisté de Pierre x. Garnier
Avec Tania de Montaigne, Florence Maury, Aymen Bouchou, Clara Choï ainsi que deux figurants
Durée du spectacle : 1h30
Lumières : Claires Choffel-Picelli
Scénographie : Laurence Fontaine
Superviseur visuel : Pierre-Alain Giraud
Production : Arnaud Bertrand - 984 Productions
Coproduction TNB RENNES

POUR ALLER PLUS LOIN AVEC VOS ELEVES. DES PISTES A EXPLORER

- La question du racisme au fil des siècles, et du point de vue géographique
- **Parcours Théâtre Contemporain**, en lien avec d'autres spectacles programmés cette saison par Scènes du Golfe comme « En travers de sa gorge », « Féminines », « Les bijoux de pacotille », « La mécanique du hasard », « Dark was the night », « Place »… Ou comment parler de thèmes d'actualité au théâtre.
- **La question de la Race dans le théâtre**
- **L'injustice sociale dans les pièces** présentée sur les plateaux de théâtre
- **Du livre à la scène** : comment adapter un essai sur les planches
- Interview sur France Culture de Tania de Montaigne https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-culture/tania-de-montaigne-etre-femme-etre-noire-une-question-de-regard-4957324
- Le très intéressant documentaire d'Alain Mabanckou et Aurélia Perreau, « Noirs en France », présenté par l'une des femmes qui a témoigné, également directrice des hautes Etudes internationales et politiques : https://www.francetvinfo.fr/societe/video-documentaire-noirs-en-france-interioriser-le-sentiment-que-sa-propre-couleur-de-peau-a-moins-de-valeur-c-est-terrible-temoigne-laetita-helouet_4920919.html
- Interview de Laetitia Helouet en podcast sur le même sujet : https://www.youtube.com/watch?v=EoOITk7cg9E
- Le documentaire « Noirs en France » d'Alain Mabanckou et Aurélia Perreau

Ce spectacle permet une lecture transdisciplinaire avec les enseignants de français, histoire et éducation civique, philosophie... N'hésitez pas.